LES POLONAIS

A

ELBING.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, N° 24.

LES

POLONAIS

A

ELBING,

OU

PRÉCIS DE CE QUI S'EST PASSÉ A ELBING

ET DANS LES ENVIRONS,

RELATIVEMENT AUX POLONAIS QUI SE SONT RÉFUGIÉS SUR LE TERRITOIRE PRUSSIEN.

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

PARIS.

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

— DELAUNAY, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, Nos 182 ET 183, PÉRIST. VALOIS.

1832.

LES POLONAIS

À

ELBING.

Les habitants des provinces orientales de la Prusse ne revenaient pas de leur surprise, en voyant les Polonais arriver après la prise de Varsovie, pour chercher un asile sur leur sol. On n'avait pas assez rabattu des victoires que les journaux de cette ville leur avaient fait remporter sur les Russes. On savait qu'à Plock ils avaient eu encore trente mille hommes et quatre-vingt-dix canons. L'accueil le plus hospitalier leur fut accordé : sans les embarrasser par des questions indiscrètes sur leurs revers, on s'empressa de les recevoir avec une bonté qui pouvait bien leur faire oublier leur pays natal. Messieurs Abramowski, Hertel, Albrecht, et principalement messieurs Riesen à Elbing, Triglaff et Korff à Marien-

bourg, madame la comtesse Sierakowska à Waplitz, et bien d'autres amis prononcés de leur cause, rivalisaient entre eux dans leurs procédés obligeants envers ces débris d'une armée qu'ils avaient accompagnée de leurs vœux, moins patriotiques que généreux. On ne tenait pas compte du manifeste du gouvernement révolutionnaire de Pologne, que la nation ne déposerait pas les armes avant d'avoir reconquis ses anciennes limites. La veille encore, Rybinski, au moment de franchir les frontières prussiennes, avait répété la même résolution dans sa déclaration du 4 octobre 1831; et tout le monde avait en main la carte géographique que Llelewel, après la bataille de Wielkie-Dembrie, avait tracée de la Pologne future. Non seulement la Prusse et les embouchures de la Vistule, mais une grande partie des Marches mêmes, étaient comprises dans ce beau projet.

On avait jugé les soldats polonais d'après les exagérations avec lesquelles les journaux de Varsovie avaient parlé de leur héroïsme. C'était un véritable désenchantement que de ne voir dans ces Cids et ces Bayards modernes que

des hommes fort ordinaires. Après avoir tué les Russes par centaines de milliers, on était frappé de trouver tant d'anciens soldats dans les rangs polonais. Comment accorder les pertes immenses que devaient avoir coûtées ces victoires brillantes avec le grand nombre de vétérans? A cette époque, on ne croyait pas encore possible, que le quatrième régiment de ligne, qui à son arrivée à Strassbourg (en Prusse) était fort de 1800 hommes, serait décimé assez cruellement par un poète allemand pour n'en laisser survivre à la ruine de la Pologne que dix hommes seuls.

Les Polonais ont l'esprit et le talent de la société. Ennuyés du repos et avides d'amusements, ils s'occupaient à Elbing de tous les moyens de satisfaire leurs goûts. Ils formèrent un *casino*; le spectacle, le café, les guinguettes, étaient remplis de Polonais. Rien n'annonçait la tristesse qu'ils devaient avoir vouée à la ruine de leur patrie. Ce n'était qu'un petit nombre qui honoraient d'un entretien morne et profond la perte de leur prétendue liberté et la mort de tant de compagnons d'armes. La plupart ne paraissaient pas sentir ce qu'il

y a de désolant dans la séparation éternelle d'une patrie chérie.

C'est ainsi que se passèrent plusieurs semaines en jouissances de la société et dans une harmonie apparente avec les habitants de la province et avec les autorités civiles et militaires. Cet accord ne fut troublé que passagèrement par la brutalité d'un officier polonais, qui tua un paysan prussien dans les environs de Graudenz; en général, on eut lieu d'être satisfait de la conduite de ces étrangers.

Peu à peu on entendit parler de quelques intrigues des officiers. On leur supposa le projet de conduire une légion polonaise en France, contrée qu'on présenta aux soldats comme un pays de Cocagne. Ces bruits prirent de la consistance. Le général Bem fut désigné comme l'instigateur de ces intrigues; on prétendit même savoir qu'il avait poussé l'indiscrétion jusqu'à demander des objets d'équipement au consul français à Danzig. Les autorités se confiant aux engagements que le général Rybinski avait pris avec eux au nom de tous les officiers et soldats polonais, ne firent qu'observer de loin ces machinations.

Un accident étranger à ces circonstances amena, peu de temps après, les événements qui ont tant alarmé les amis de la cause des Polonais.

Le gouvernement prussien, calculant la dépense que l'entretien d'à peu près 2400 officiers et de 25,000 soldats lui devait causer, offrit aux officiers polonais sa médiation auprès de l'empereur des Russies, pour leur faire obtenir une amnistie générale. On demanda en même temps aux soldats, s'ils voulaient retourner à leurs risques en Pologne. Plus de mille officiers du corps de Rybinski se déclaraient disposés à tenir leur sort de la clémence de l'empereur. De ce nombre était le noyau principal, l'élite des officiers; savoir: l'ancien général Malachowski, le chef de l'état-major Lewinski, les généraux Wayczinski et Suchoczewski, le colonel Kaminski, sous-chef de l'état-major, le colonel Chorzewski, chef de l'artillerie, le colonel Klemenzowski, chef de l'état-major du major-général, et le colonel Wilson, chef du corps du génie, enfin les officiers les plus considérés, les plus estimés et les plus riches de l'ancienne armée

polonaise. La plupart des officiers de fraîche date, surtout les jeunes gens qui pendant la campagne avaient fait des avancements rapides, et qui d'enseignes étaient devenus colonels ou du moins officiers d'état-major, au nombre d'environ 900, se décidaient pour la transmigration en France. Le général Bem, nommé proprement Boehm, et le colonel Jannowitz, étaient à leur tête. Le premier, capitaine en retraite au commencement de la révolution, est connu en Allemagne par ses intrigues et par sa proclamation aux comités polonais de ce pays, datée de Paris du 10 janvier 1832. Il avait été rayé des tableaux du service d'activité à cause de ses principes ochlocratiques. L'autre, jadis favori du grand duc Constantin, le faiseur et l'exécuteur des ordonnances de ce prince, avait été promu par lui, peu de temps avant la révolution, au rang de capitaine.

Pour être juste, on doit convenir que parmi ces officiers il y avait aussi un grand nombre d'hommes estimables. Les uns étaient trop compromis pour qu'ils pussent penser à retourner dans leur pays; les autres inclinaient

pour l'émigration par la crainte de faire des pas rétrogrades. Messieurs Schulz et Schlegel, tous les deux lieutenants-colonels, l'un estimé par la douceur de ses mœurs et la droiture de son caractère, l'autre gagnant les cœurs par son calme et par sa modestie, quoique connu par la part décisive qu'il avait prise à l'origine de la révolution; messieurs les majors Urbanski, Leski, Bronski et autres, remarqués par leur noble franchise, ne seront jamais oubliés par leurs amis, et serviront de preuve qu'on savait très-bien distinguer, en Prusse, l'hôte paisible et discret d'avec l'étranger remuant et intrigant, qui faisait du pays de l'hospitalité le théâtre de ses projets égoïstes.

Pour ce qui regarde les soldats, on prétend qu'on ne s'est pas borné à la question simple: *s'ils voulaient retourner à leurs risques dans leurs foyers?*

C'est ce qu'assurent les officiers polonais, en ajoutant qu'on avait proposé l'alternative: *s'ils préféraient d'aller en France ou de retourner en Pologne?* Les autorités prussiennes qui étaient chargées de cette transaction,

persistent à nier absolument cette extension de la question; et des témoins oculaires prétendent que les Polonais, employés pour servir d'interprètes à cette occasion, n'avaient point agi avec la loyauté due à la confiance qu'on leur avait accordée, et que c'était à dessein qu'ils avaient posé la question d'une manière aussi captieuse.

Quoi qu'il en soit, c'est de l'instant où cette affaire fut mise en mouvement, que commencèrent les intrigues de toute espèce. Les habitants droits et francs du pays ne pouvaient revenir de leur étonnement sur ces menées; mais l'œil exercé de l'observateur y trouvait la clef de tous les phénomènes d'immoralité et de perfidie qui s'étaient manifestés pendant les derniers temps en Pologne. Les autorités du pays se tenaient absolument tranquilles, pendant que les Polonais qui s'étaient décidés pour l'émigration, s'épuisaient en machinations de tout genre, et prétendaient trouver un fidèle appui dans leur comité national à Paris. Ce comité invita, dans sa proclamation du 25 décembre 1831, les Polonais réfugiés en Prusse et en Autriche, à ne pas retourner

dans leurs foyers. Le gouvernement prussien fit tous les efforts possibles pour que cette pièce, signée par Llelewel, restât ignorée des Polonais ; mais on ne peut douter que cette proclamation, aussi bien que l'activité du comité de Paris et de ses amis, n'aient encouragé de nouveau ces intrigues. On envoya des émissaires dans les cantonnements les plus écartés, pour entraîner le soldat à l'émigration en France. On inventa, on répandit les bruits les plus absurdes. La France était la terre promise qu'on montrait à ces pauvres victimes de la séduction. Elle s'était déclarée prête à les recevoir tous à bras ouverts. Quiconque y voulait rester, devait recevoir une solde généreuse. On pouvait choisir le métier bourgeois qu'on voudrait; on était sûr d'y trouver tout appui. Le roi de Prusse même, leur disait-on, n'attendait que le moment de les voir prendre cette résolution ; ils seraient sûrs d'obtenir de ce souverain tous les secours possibles pour leur voyage en France. Le gouvernement russe n'était pas ménagé; on dépeignait l'empereur comme une espèce de dey de Maroc, altéré du sang polonais, le

knout dans une main, et le glaive dans l'autre. Cent mille Russes étaient postés sur les frontières de la Pologne, pour recevoir ceux qui y retournaient et les transporter de suite en Sibérie. Pour donner crédit à ces contes, on forgea des lettres qu'on fit circuler par centaines de copies dans les cantonnements. Enfin il n'y eut pas de moyen qu'on refusât d'employer pour répandre ce système d'astuce et d'intrigues. Les mensonges pullulaient comme les mauvaises herbes, et finissaient par égarer des milliers d'hommes simples.

Le projet des intrigants était d'engager les Polonais *à émigrer chacun suivant sa condition en France ;* et pour le réaliser il fallut agir de toute manière sur les esprits, en les échauffant par tous les mobiles de l'espérance et de la crainte.

Pendant que tout cela se passait dans les cantonnements, les intrigants n'étaient pas moins actifs à poursuivre ces trames dans les pays étrangers. On conjura les comités de l'Allemagne et de la France de fournir de l'argent pour secourir les Polonais. C'était à qui emploierait les couleurs les plus sombres pour

peindre la misère de ces réfugiés en Prusse. Le soldat mourait de faim, quoiqu'il reçût du gouvernement trois gros et six liards (53 centimes) par tête pour les subsistances dans les cantonnements, et cinq gros en route. Il n'avait reçu en Pologne même qu'un gros par jour et quelques vivres. Encore cette paie ne fut-elle pas régulièrement effectuée.

Les officiers subalternes, continuait-on, se trouvaient dans un délaissement complet, et le soldat était presque nu. La vérité est qu'on payait, aux premiers, vingt écus de Prusse (76 fr. 19 cent.) par mois, ce qui est plus qu'ils n'avaient eu dans leur propre pays, et les magasins prussiens fournirent au corps de Rybinski plus de 3,200 manteaux, 6,300 pantalons, 12,500 paires de souliers et 10,000 chemises. On se garda bien de parler de ces secours généreux dans les rapports infidèles qu'on envoyait à l'étranger; on eut particulièrement soin d'observer le plus profond silence sur les malversations qui avaient eu lieu parmi ces malheureux eux-mêmes et par leur propre faute. On oublia de dire que les soldats ne se faisaient distribuer ces manteaux, que pour

les vendre aux habitants de la campagne, et que les tableaux des compagnies et des escadrons présentaient l'effectif le plus exagéré. On découvrit à la fin, que les subsistances avaient été données pour 3,000 hommes de plus qu'il n'en existait réellement. Certes, ces vérités ne convenaient pas aux manœuvres des intrigants intéressés à se présenter purs comme des anges, et à calomnier à outrance le gouvernement prussien et ses agents, qui avaient eu la générosité imprudente d'abandonner à ces ingrats l'administration des secours qu'on leur prodiguait.

Pendant que ces machinations avaient lieu dans les environs d'Elbing, où tous les fils de ces trames se concentraient dans des mains habiles, la nouvelle de l'amnistie accordée aux soldats arriva tout-à-coup. De ce moment les officiers, qui s'étaient déclarés pour l'émigration, redoublèrent leur activité. Les postes et les cochers de louage ne pouvaient trouver assez de chevaux, pour expédier les émissaires nombreux. Sous prétexte de prendre congé de leurs soldats, les officiers parcouraient les cantonnements, et les aumôniers des régi-

ments faisaient des sermons d'adieux. On peut s'imaginer comment tout cela se passait : on n'épargna aucun moyen pour échauffer les esprits. Aussi les fruits ne tardèrent pas à se montrer, lorsque les premières colonnes durent se mettre en marche. Grand nombre d'individus, qui peu de temps auparavant avaient attendu avec impatience la permission du départ, changeaient tout à coup d'avis et se montraient rétifs. D'autres, s'obstinant à ne pas se mettre en route, se dispersaient dans le pays. Beaucoup de soldats, après avoir fait plusieurs journées de marche, quittaient les colonnes pour retourner dans leurs cantonnements. On n'avait pas besoin d'aller loin pour trouver l'explication de ce changement de résolution. Il y avait dans toutes les colonnes des émissaires qui débitaient les choses les plus atrocés sur les Russes. C'était des horreurs sans nombre, auxquelles ils se livraient chaque jour en Pologne. On accréditait ces contes par des lettres qu'on faisait circuler, et par des extraits des journaux anarchiques. Des domestiques d'officiers se présentaient sous différents déguisements, en assurant aux

soldats qu'ils venaient de la Pologne où les Russes les attendaient déjà. Un officier, déserteur du service autrichien, avait été transporté grièvement blessé sur le territoire prussien. On lui avait prodigué tous les soins possibles; il avait été guéri aux frais du pays hospitalier, et expédié par la poste à l'étranger. Eh bien! cet homme poussa l'ingratitude jusqu'à raconter dans toute sa route, et principalement à Marienbourg et à Dirschau, que plusieurs Polonais, cruellement estropiés par les Russes, étaient arrivés moribonds dans le lazaret de Strassbourg. Il n'y avait pas un mot de vrai dans ce récit. En même temps on distribuait de l'argent aux soldats; on arrangeait des repas dans les points de ralliement; enfin on avait organisé un système en forme pour tromper et captiver ces malheureux militaires. Les autorités prussiennes, fortes de leur ancienne maxime, *fais bien et ne crains rien*, se bornaient à observer toutes les machinations.

Malgré ces manœuvres, douze mille hommes des corps de Gielgud, de Rohland et de Rybinski retournaient en Pologne. Mainte

réponse énergique fut donnée par les soldats à leurs officiers instigateurs : « Voilà bien « assez de ruines; il est temps de reconstruire, » répliquait-on à ceux qui voulaient les dissuader. « Il suffit d'avoir été une fois trompés, « vous ne nous attraperez pas une seconde « fois, » disaient d'autres soldats. On réfuta les instigations des officiers avec une logique si saine et si forte, que les intrigants se retiraient confondus. Les soldats se portèrent même jusqu'à des voies de fait. Le colonel Saclewski voulant détourner ceux d'entre eux qui s'assemblaient à Marienbourg pour le retour dans leur pays, manqua d'être insulté, et ne se sauva de leurs mains qu'en blessant mortellement un pauvre soldat. Le domestique du colonel Antonini, voulant agir dans l'esprit de son maître, et échauffer les têtes des soldats, fut rudement maltraité par eux, et ne put être arraché à leur fureur que par les sentinelles prussiennes qui accoururent à son secours. Le général Sedler, nommé commissaire russe pour la réception des soldats qui s'étaient décidés à retourner en Pologne, les accueillit avec la franchise militaire qui lui

était naturelle. Après avoir demandé de nouveau s'il y avait parmi eux quelqu'un qui eût pris part aux horreurs du Belvédère et du 15 août, et qui, en conséquence, devait être excepté de l'amnistie impériale, il leur publia cet arrêt au nom de son monarque. La permission de passer la frontière ne fut donnée aux soldats qu'après avoir acquis la certitude qu'aucun d'eux ne se trouvait dans le cas d'exception. Mais avant de franchir la barrière, les guerriers polonais, que les suggestions de leurs officiers avaient détournés pendant quelque temps de leur devoir, portèrent un *vivat* cordial au roi de Prusse, leur généreux protecteur. C'est ainsi qu'ils se mirent en marche, accompagnés des vœux des habitants de la contrée hospitalière. C'était l'élite, la fleur de l'armée; c'étaient les hommes les plus attachés à leur pays. La plupart avaient combattu dans toutes les batailles; ils étaient couverts d'honorables blessures. Ayant toujours cantonné dans les provinces de la Pologne, ils étaient demeurés intacts de la corruption et de la démoralisation de la capitale. Ils étaient moins accessibles aux intrigues de leurs officiers que

les autres, qui, ayant passé par toutes les phases de la révolution, avaient servi d'instruments à toutes les horreurs des démagogues de Varsovie.

Pendant que leurs frères se trouvaient en marche pour leur pays, les Polonais qui étaient restés en Prusse, formaient des attroupements. Ils marquaient leur logement à la craie, selon leur bon plaisir; ils molestaient les communes, et se conduisaient comme les soldats polonais du temps des confédérations de l'ancienne Pologne, c'est-à-dire, moitié en amis, moitié en ennemis. Il était nécessaire de mettre fin à ces désordres, pour garantir les habitants de la province et leurs propriétés contre ces étrangers, et pour mettre ceux-ci mêmes à l'abri des vengeances des paysans qui se déchaînaient contre eux. Le commandant prussien donna ordre de réunir dans des endroits fixés tous les soldats polonais restés dans le pays, afin d'en faire le dénombrement et de leur assigner des cantonnements nouveaux. En même temps on prescrivit aux habitants de n'en recevoir ni loger aucun plus long-temps sans un nouveau billet de logement.

Les syndics et les maires furent chargés du paiement de leur nourriture ; on avait observé que ce service n'avait pas été fait avec l'exactitude nécessaire.

Qui le croirait ? les Polonais s'obstinaient à ne pas obéir à ces ordres. Ils feignaient de les ignorer ; ils avançaient même qu'on les empêchait de continuer leur marche en France. *La Prusse*, disaient-ils, *a violé la capitulation ; elle use de lésine avec nous, quoiqu'elle se soit emparée des vingt millions de florins qui étaient dans le trésor de notre armée.*

Or la Prusse n'avait jamais pris d'autre engagement avec les Polonais, que celui qui les arracha aux baïonnettes russes. Le trésor de cette armée était si mal fourni, qu'il n'aurait pas suffi pour les premiers besoins pendant huit jours. Les fonds de la banque, qui n'était pas la propriété de l'armée, avaient été renvoyés à Varsovie. D'ailleurs le général Rybinski, de crainte qu'ils ne fussent pillés, les avait sauvés en Prusse plusieurs jours avant que l'armée y passât. C'étaient au contraire les Polonais, qui avaient violé la capitulation. Le sixième article de la convention conclue

avec eux le 4 octobre, porte : *Les généraux polonais s'engagent pour eux et pour leurs troupes à obéir strictement aux ordres qu'il plaira à sa Majesté de donner par rapport à leur séjour ultérieur.* Il dépendait donc, à la lettre, de la volonté du gouvernement, d'assigner aux Polonais d'autres cantonnements. C'était d'ailleurs son devoir de prendre les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité dans la Prusse orientale et occidentale, et d'en garantir les habitants contre les excès d'une soldatesque effrénée, qui ne paraissait avoir quitté sa patrie, que pour chercher un nouveau théâtre de ses désordres.

La première mesure devait être d'écarter les officiers dont la plupart avaient éloigné depuis long-temps les cœurs des Prussiens par leur suffisance, leur orgueil et leurs prétentions. On envoya de Berlin un officier à Elbing, afin de faire les dispositions nécessaires pour leur prompt départ. Mais quoiqu'il déployât une activité et une habileté peu ordinaires, il ne réussit qu'à imprimer du mouvement à la masse. Il aurait fallu avoir les cent yeux d'Argus et les cent bras de Briarée, pour

découvrir et faire marcher tous ceux qui sous les prétextes les plus frivoles tâchaient d'éluder les ordres de départ. Des hommes qui avaient feint de partir au moment que la permission leur en fut donnée, parcouraient les cantonnements en secret pendant des semaines entières. Ils excitaient les soldats à la résistance; ils les amusaient de contes, et leur parlaient de secours qu'on pouvait espérer de la France, de l'Angleterre, etc. Vers la fin du mois de mars il y avait encore 180 officiers polonais en Prusse; plusieurs d'entre eux ne pouvaient être déterminés pour le départ, que par des mesures de police. Il serait injuste de ne pas excepter de cette classe un grand nombre d'officiers. Les généraux Rybinski, Waycinski, Lewinski et bien d'autres désapprouvaient hautement la conduite de leurs camarades intrigants, et rendaient justice à l'indulgence du gouvernement prussien. Une grande partie des officiers émigrants partageaient ces sentiments, et les manifestaient dans des expressions énergiques contre les projets égoïstes de ces factieux. Ils disaient franchement : ce sont les mêmes hommes qui

ont perdu notre patrie, qui ont souillé leurs mains de sang et d'assassinats. Ils finiront par ruiner nous tous et eux-mêmes ; ils nous combleront de honte et d'infamie.

Pour donner l'explication de ces intrigues, il faut parler des véritables instruments dont principalement on s'y servit. C'étaient les *Szlachta*, ou la basse noblesse, espèce d'hommes, qui ne se trouvent dans aucun autre pays que dans la malheureuse Pologne. Gens d'ordinaire sans nulle fortune, valets, jardiniers, chasseurs, scribes et souvent suppôts des riches nobles, ils sont tantôt leurs serviteurs les plus fidèles, et tantôt leurs ennemis les plus acharnés. Entremetteurs de la haute noblesse et des paysans, qui, dès leur jeunesse, sont trompés, maltraités, ou du moins corrompus par eux, ils en sont redoutés et plus souvent haïs. Embrassant toutes les opinions de la haute aristocratie, et servant d'instruments à tous leurs desseins, ils l'ont aidée de tout temps à vider ses querelles avec le roi et à donner de la force aux confédérations. L'influence pernicieuse de cette classe,

qui n'a été appréciée encore par aucun historien, traverse l'histoire polonaise comme une trame funeste. Elle a pris la part la plus active à tous les événements qui ont amené la ruine de ce pays. « En pansant les chevaux de « leurs maîtres, ils se donnent le titre d'é-« lecteurs des rois et de destructeurs des « tyrans, » dit Voltaire dans son *Histoire de Charles XII.* Ces mêmes hommes étaient jadis les bras de ce monstre de république à cent têtes, qui périt dans sa propre dépravation, après avoir langui pendant des siècles, et après que sa ruine lui eut été prédite par tous ses rois. A la première nouvelle de la révolution, chaque Szlachcziz, qui ne se sentait pas fort à son aise dans le service russe, avait couru à Varsovie, pour y contribuer, d'après l'exemple de ses pères, à augmenter le désordre. C'étaient presque les vociférations seules de cette masse brute qui formaient l'expression de l'opinion publique à Varsovie. Les plaisants de la capitale la nommaient *l'opinion publique à cheval,* en opposition avec *l'opinion publique à pied.* On comprenait par cette

dernière les sentiments de ceux qui allaient modestement à pied, et formaient la garde d'honneur du dictateur.

C'était contre les Szlachta que se dirigeaient les sorties des véritables patriotes, quand ils parlaient des désœuvrés des provinces, qui, se dérobant aux fatigues de la guerre, remplissaient toutes les places et les maisons publiques de la capitale, et causaient partout de la confusion. Ils participaient le plus activement à tous les désordres, et ils commandaient les masses dans la nuit terrible du 15 août. Ils étaient les instruments de Krukowiecki, pour perdre Skrzynecki. Après la prise de Varsovie, on s'en servit à Plock, pour mettre Uminski à la tête du gouvernement, et pour essayer le pillage de la banque. Jusqu'à la fuite de l'armée polonaise ils formaient la garde prétorienne des Niemojeuski, des Lelewel, des Pulawski et d'autres clubistes. Ceux qui avaient fait la campagne, avaient agi comme partisans, et, ayant pillé tout le monde, sans distinction d'amis et d'ennemis, ils avaient encouru une double proscription. Nous ne nommons parmi eux l'un des plus fameux,

que pour l'honneur du nom Matusciewicz, qui a donné lieu à l'erreur, qu'il était frère du diplomate distingué russe. Les Szlachta, qui s'accusaient quelquefois eux-mêmes des infamies et des crimes les plus atroces, et dont la plupart des Polonais étaient honteux, avaient passé en grand nombre la frontière de Prusse près de Strassbourg, et on les avait incorporés dans plusieurs régiments pour leur donner de quoi vivre. Dès que les intrigants commencèrent à développer davantage leurs projets, ces satellites furent distribués entre les régiments, pour y répandre et propager les vues des factieux. Moins bornés que les soldats par leur esprit, grandis dans l'école des intrigues de la noblesse, et mûris enfin dans les horreurs de la révolution, ils étaient exercés à répandre le germe de la désobéissance et de la méfiance contre le gouvernement, afin d'en faire porter les fruits aux chefs de toutes ces menées.

Nous avons remarqué que les soldats se montrèrent extrêmement obstinés lors de l'annonce d'une nouvelle dislocation. Le premier acte d'une opposition réelle eut lieu à

Neuteich. Le quatrième régiment, fort encore de 1600 têtes, avait reçu ordre de s'assembler dans cette ville, pour recevoir les désignations des nouveaux cantonnements par les mains des autorités civiles. Le régiment s'y rendit, mais tous les soldats étaient armés de gros bâtons. Plusieurs avaient poussé l'insolence jusqu'à attacher des couteaux au bout de ces bâtons. La compagnie d'infanterie prussienne, qui se trouvait à Neuteich sous le commandement d'un jeune officier, n'étant pas préparée à une scène semblable, fit battre la générale à l'arrivée de ces gens, dont un grand nombre était ivre. Les soldats prussiens qui passaient seuls dans les rangs des Polonais, furent insultés, et plusieurs même désarmés. Plus tard toute la foule cerna un cimetière où la garnison prussienne était postée. Le lieutenant qui commandait la compagnie, et les autorités civiles, s'épuisaient en paroles pour les convaincre que les nouveaux cantonnements étaient dans le voisinage, et qu'ils ne seraient pas forcés d'aller plus loin. C'était prêcher à des sourds. « Les Russes déjà sont « à Elbing, répondaient les Polonais; ils y

« sont pour nous recevoir; ils vous paieront « trois roubles pour chacun de nous. » Ces assertions absurdes sont interrompues par le bruit qu'il arrive de l'artillerie. Les Polonais serrent leurs rangs; ils menacent de mettre le feu à la ville; ils font mine de prendre des bivouacs dans les rues, ce qui aurait exposé la ville à devenir la proie des flammes. L'officier prussien s'offre de sortir avec quelques-uns d'eux de la ville, pour les persuader que leur crainte n'est pas fondée. On accepte la proposition; mais à peine a-t-on passé la porte, qu'un des factieux invite les autres à s'assurer de la personne de l'officier. Mais son air déterminé avec la menace de brûler la cervelle au premier qui s'approcherait de lui, et l'observation de quelques soldats polonais, que cela leur coûterait bien cher, en imposent aux mutins; ils le laissent retourner tranquillement. Arrivé auprès de sa compagnie, il donne ordre de charger. C'est par hasard qu'arrive alors à toute bride un hussard portant des lettres de Marienbourg. Les Polonais le croyant porteur d'une dépêche, qui annonce l'approche d'un régiment de cavalerie, deviennent tout

à coup souples, et consentent enfin à reprendre leurs anciens quartiers. Pendant que cela se passait, plusieurs autres soldats avaient forcé le logement d'un colonel de leur nation, qui avait sollicité la faveur d'être amnistié. Il était tranquille chez lui, lorsqu'ils entrèrent en furieux, et le maltraitèrent tellement qu'il perdit un œil. Il se sauva dans la maison d'un officier de police; mais celui-ci éprouva les mêmes traitements, et l'on pilla sa maison.

Il est impossible de regarder cette scène comme un fait isolé, et comme le résultat d'un moment d'irritation. On ne peut douter que tout ne fût préparé. On y entendit donner ces ordres : « le quatrième, halte! en avant le quatrième! à l'ordre le quatrième! silence! » On nomma même les officiers qui s'étaient déguisés au milieu de ces désordres, et qui avaient joué un rôle actif. Quoi qu'il en soit, une recherche rigoureuse et exacte aurait sans doute procuré des renseignements satisfaisants sur un attentat d'un caractère aussi grave. Les lois du pays avaient été insultées par des étrangers en masse, le repos des habitants troublé, des fonctionnaires publics maltraités dans

l'exercice de leurs fonctions, et la maison d'un d'entre eux pillée.

On aurait dû arrêter sur-le-champ le major Swiecycki qui commandait le régiment *par interim*, et l'envoyer à Graudenz pour être jugé par une cour martiale avec son aide-de-camp le lieutenant Louis, qui avait paru en habit bourgeois au milieu des rebelles, sous prétexte de maintenir l'ordre parmi eux. Lorsque le juge criminel arriva de Marienbourg, le lieutenant Louis était parti pour la France; et les six pivots de l'émeute, tous des Szlachcziz, avaient suivi, déguisés en domestiques, quelques officiers qui avaient pris la même route. Les officiers polonais qui s'étaient déclarés pour l'émigration, n'avaient pas honte de louer hautement et publiquement cette infraction insultante de la capitulation conclue avec le gouvernement prussien. Cette conduite indiquait assez qu'on avait affaire à des gens pour lesquels rien n'était sacré. Les autorités du pays auraient eu le droit d'employer les mesures coercitives pour prévenir les suites de ces machinations rebelles. Mais l'esprit conciliant qui caractérise les agents du gouverne-

ment prussien, les portait à des voies de douceur pour accommoder paisiblement cette affaire. C'était verser de l'huile dans le feu. Les Polonais habitués à regarder toute espèce de bonté comme de la faiblesse, ne jugeaient pas autrement les mesures qu'on prit à leur égard. L'*indulgence* que trouva auprès des autorités de Neuteich le mépris de tous les ordres comme la violation de tous les devoirs qui leur étaient imposés par la capitulation et l'hospitalité, peut être considérée comme le prélude et la préparation aux scènes sanglantes qui ne tardèrent pas d'avoir lieu.

Peu de temps après ce premier acte de révolte, l'artillerie qui était cantonnée à Elbing et dans les environs, refusa d'occuper les nouveaux cantonnements qu'on lui avait assignés à une lieue ou une lieue et demie de distance des premiers cantonnements. Une partie de ce corps les quitta même après y être entrée. Elle s'attroupa un jour tout à coup sur la place d'Elbing, et déclara sa résolution de retourner dans ses anciens quartiers. C'eût été une faiblesse honteuse d'y acquiescer. Le général commandant de la ville fit cerner par des

troupes la place où les mutins étaient assemblés, et donna ordre aux hussards de disperser les attroupements qui se formaient en divers endroits. On commença, de part et d'autre, à se harceler, à se provoquer, et l'on finit par des coups de plat de sabre. Les Polonais ripostaient avec de longs bâtons qu'ils portaient, et l'on se vit obligé de ranger les mutins à l'ordre par une charge rapide de cavalerie. On a droit de s'étonner qu'il n'y eût que quatre Polonais légèrement blessés, vu que les troupes étaient extrêmement irritées par l'obstination de ces étrangers. Cette leçon calma l'émeute: les mutins restèrent enfermés la nuit dans le manége; et ils se rendirent le lendemain dans les cantonnements qui leur étaient assignés, sans qu'on eût besoin d'employer d'autres moyens de contrainte.

Quelques jours plus tard, une troupe de 500 hommes de cavalerie se présenta à Dirschau. Ils déclarèrent que sous aucune condition ils ne resteraient plus long-temps dans les cantonnements *sur la rive droite* de la Vistule. Ils demandaient à être cantonnés *sur la rive gauche*, ou qu'on leur délivrât des

passe-ports pour la France. On avait beau dire que ni l'un ni l'autre arrangement n'était praticable, puisque la rive gauche était épuisée par les longs cantonnements, et qu'on n'avait pas d'ordres pour leur donner des passe-ports; ils insistèrent sur leur refus. Il eût été à propos de faire bivouaquer ces mutins; mais eu égard au grand froid qu'il faisait, on les enferma dans une brasserie jusqu'à ce qu'ils consentissent à obéir aux ordres donnés. Encore leur fallut-il un espace de cinq jours, et les persuasions de quelques officiers polonais qu'on y envoya, pour les mettre à la raison.

La scène de Dirschau paraissait devoir finir les troubles excités par quelques officiers et intrigants. Les soldats, voyant qu'on les laissait tranquilles dans leurs quartiers, et qu'ils n'avaient été ni livrés, ni transportés ailleurs, commençaient à prendre confiance dans le gouvernement. On ne peut douter que, sans les suggestions de quelques factieux, ils se seraient résignés aux arrangements pris par les autorités qui les avaient traités avec une modération vraiment rare. Mais les machinateurs se moquaient de toutes les défenses; ils par-

couraient en bandes les nouveaux cantonnements, et recommençaient leur ancien jeu. On réveilla la méfiance contre le gouvernement prussien; on fit circuler des lettres anonymes et des provocations de toute espèce. Les églises mêmes furent profanées pour servir de lieux d'assemblée à ces manœuvres, et la dernière scène de Marienbourg avait été concertée dans celle de Fischau. Un grand nombre d'officiers étaient restés dans le pays, sous prétexte d'attendre l'amnistie, qu'ils avaient sollicitée. Par égard pour leur position, on ne les avait pas envoyés dans une province éloignée. Ils profitaient de ce temps pour former des intrigues qui déshonoraient leur caractère et leur rang; et prétextant avoir reçu de la Pologne des nouvelles qui devaient changer leur résolution, ils partaient pour la France. D'autres, feignant d'être malades, donnaient des repas, et ne pouvaient être éloignés qu'en partie par force. On n'épargnait aucun moyen pour détruire la confiance des soldats dans le gouvernement. Ce système ne manqua pas de démoraliser les troupes. Les copieuses distributions pécuniaires qu'on employait pour les

corrompre, accoutumaient les soldats à la débauche et aux excès de tout genre. Les malheureux commencèrent à voler, dès que l'argent fut dépensé. Les vols de camarades, dont on n'avait jamais entendu parler, devinrent si ordinaires, que le soldat n'osait plus se séparer un moment de ses effets. Depuis ce temps il ne déposait presque jamais son havresac; il le portait sur lui en allant au cabaret et à l'église. Une conséquence nécessaire de la dépravation générale fut, qu'on ne respecta plus la propriété des paysans. Dans une seule journée on amena onze soldats prisonniers à Elbing, tous convaincus de vols; ils faisaient partie de l'artillerie, qu'on nommait l'élite de l'armée.

Telle était la situation des affaires, lorsqu'à la suite de l'amnistie impériale, des ordres arrivèrent de ranger tous les soldats par catégories en graduant les classes suivant que chacun d'eux était plus ou moins compromis, de transporter de suite ceux qui l'étaient le plus sur la rive gauche de la Vistule, et d'en faire promptement un rapport, qui devait être envoyé à Berlin. On nomma des commissaires

civils et militaires, et l'on invita les autorités polonaises à les éclairer par leurs lumières. Ce fut sur cette base que la transaction eut lieu. Mais cette mesure, dictée par l'humanité seule, paraissait destinée à compliquer davantage toute l'affaire. Les commissaires qui avaient visité les cantonnements, donnèrent l'ordre d'assembler les Polonais par troupes de 150 à 200 têtes, afin qu'ils fissent leurs dépositions. Tout cela s'effectua avec calme et ordre dans les endroits éloignés de Marienbourg et d'Elbing, où les soldats, séparés de leurs officiers, n'étaient pas exposés à leurs suggestions. Quelques sections du quatrième régiment même, qui peu de temps auparavant avaient été si obstinées, étaient restées parfaitement tranquilles. Mais à mesure qu'on s'approchait des villes ci-dessus mentionnées, les rassemblements commençaient à s'agiter, et devenaient orageux. Au lieu de deux cents hommes du quatrième régiment, sept cents se réunirent à Altmark, tous armés de bâtons comme à Neuteich. Cependant il n'y eut pas d'autres désordres; ce qui dérangea sans doute les desseins des intrigants, qui avaient engagé

les soldats à se rassembler si tumultueusement.

Les choses se passaient bien différemment dans les environs de Marienbourg et d'Elbing. L'artillerie et la cavalerie y cantonnaient, et la dernière particulièrement comptait un grand nombre de Szchlachtiz dans ses rangs. Non-seulement les soldats s'y rassemblaient, en opposition aux ordres donnés, *dans des masses considérables*, mais on y reconnut aussi un plan préparé avec artifice. Les petites troupes, en arrivant, se faisaient des signaux; des individus étaient fournis d'argent, et régalaient les autres. Chaque troupe, qui n'était pas appelée par les commissaires prussiens, était saluée en arrivant par des acclamations bruyantes. Ce fut le 27 janvier à Fischau, que ces désordres furent portés au comble. Les commissaires ne doutèrent pas un moment, dès leur arrivée, qu'il y aurait des excès. Cependant ils eurent soin de tenir éloigné le militaire prussien; quatre cuirassiers et quelques ordonnances restèrent seuls avec eux dans la ville. Ils se rendirent dans une maison, pour continuer leurs travaux, en appelant les sol-

dats un à un, et les questionnant pour prendre les informations nécessaires sur chacun. Tout à coup on leur rapporta que plusieurs bandes de soldats polonais, qui avaient été expédiés la veille, et dirigés sur Meve et Neuenbourg, étaient revenues sur leurs pas, et que d'autres se trouvaient en marche de divers endroits sur la ville. Les commissaires reconnurent la nécessité de faire venir 60 hommes d'infanterie qui étaient postés dans les environs. Après l'arrivée de ce détachement, les mutins s'étaient accrus déjà au nombre de sept cents ou huit cents hommes, qui se trouvaient dans une exaltation extraordinaire à la suite de la boisson de liqueurs fortes. Ils commençaient à se quereller avec les habitants du pays; mais on réussit à apaiser le débat. Peu de temps après, les mutins se jetèrent sur un officier polonais, qui, ayant sollicité l'armistice, passa par hasard par Fischau. Il fut arraché de la selle de son cheval, et ne manqua d'être percé du couteau d'un ivrogne que par le secours qu'un militaire prussien lui prêta. L'agitation des soldats polonais croissait à chaque moment. « A

quoi bon former ces classes? s'écriaient-ils. Nous sommes tous compromis ; nous voulons l'être tous; nous saurons bien nous faire justice; nous nous fraierons le chemin de la France sans les Prussiens. »

Bientôt on apprit que les Polonais se concertaient au cabaret pour marcher sur Marienbourg, pendant qu'une partie d'entre eux se dirigerait sur la maison où les commissaires étaient occupés de leur travail. On ne pouvait douter que les furieux ne voulussent réellement exécuter ce plan. Pendant qu'ils se portaient en masses serrées sur le détachement d'infanterie qui fermait la route de Marienbourg, une bande se mit en mouvement vers la maison des commissaires. On leur envoya quelques sous-officiers qui connaissaient la langue polonaise, pour les détourner de leurs criminelles entreprises. Les officiers prussiens mêmes les exhortaient à se conduire en hommes calmes et raisonnables; on ne leur répondait que par des mots de dédain, par des cris insultants. L'officier commandant le détachement ne perdit pas la tête; il espéra rétablir l'ordre avec les baïonnettes. Ce moyen

ne réussit pas. On essaya de nouveau la voie de la persuasion ; on envoya d'autres sous-officiers aux rebelles. Ceux-ci ne daignèrent pas même leur prêter l'oreille. Le commandant ordonna la charge ; on s'en moqua. « Chargez tant que vous voudrez ; on se gardera bien de vous permettre de tirer sur nous. » Mais nous tirerons aussi, ajouta la bande brutale, en secouant les bâtons avec des gestes menaçants. Toutefois on eût peut-être réussi à maintenir la tranquillité, si un racleur ivre qui se trouvait au milieu de la troupe, n'avait entonné le *Masurek* de Chlopizki. On ne sait pas si c'était par hasard, ou par combinaison, que toute la masse se jeta en cet instant sur le détachement. Déjà quelques rangs sont enfoncés, et un sous-officier du second des chasseurs est sur le point d'empoigner le commandant prussien, lorsque l'ordre de faire feu est donné. Neuf hommes tombent roides morts, et dans le même moment toute la troupe se jette à terre comme par suite d'un mot de commandement. Mon Dieu! ces pauvres gens sont tous morts, s'écrie de compassion un paysan de Fischau. Il semble que ce qu'il y avait de comique dans

cette exclamation eût réveillé les esprits des Polonais. Ils se relèvent dans le même instant; mais ce ne fut que pour se disperser comme la poussière.

A la première nouvelle de cette scène, les bourgeois et les paysans du village et de ses environs s'étaient armés. Les fuyards furent pris par bandes et transportés à Marienbourg, où un député de la cour d'appel de Marienwerder commença l'instruction contre eux. On doit à l'énergie de l'officier prussien que la tranquillité de la contrée entière fut conservée. Il est impossible de calculer ce qui serait arrivé, si les Polonais avaient réussi à désarmer le détachement. Tous les habitants du pays auraient pris les armes; ils se seraient réunis aux troupes prussiennes, et l'on aurait détruit toute la bande de ces insensés, qui, dans la soirée encore, pillaient quelques cabarets, et essayaient même d'arrêter le courrier des lettres.

Tel est le tableau fidèle des événements dont nous avons été témoins, et dont le gouvernement prussien publiera un jour les documents authentiques. On trouvera que ce récit diffère entièrement de ce que la plupart des jour-

naux allemands en ont rapporté. On ne doit pas s'en étonner. Nous avons intérêt à dire la vérité et rien que la vérité; au lieu que les journaux n'ont d'autre tâche que de défigurer les faits, de les accommoder à l'esprit de parti, et de mettre des fictions en *circulation*. L'ami de la vérité aura sans doute acquis, par cette narration simple, la conviction qu'aucun Polonais n'a été maltraité en Prusse, ni transporté malgré lui en Russie. Plusieurs millions d'habitants de ces provinces pourraient en rendre témoignage, s'il le fallait. Que l'intrigue et l'ingratitude continuent à calomnier les actes du gouvernement prussien, il ne changera rien dans sa marche calme et ferme; et les quatre mille Polonais qui en ce moment se trouvent encore sur le territoire prussien, et dont le sort sera décidé par la diplomatie, feront rougir un jour de leurs articles les journaux stipendiés par le parti. Les intrigants qui se trouvent parmi les Polonais ont besoin d'un point d'appui pour leurs vœux ultérieurs et pour leurs espérances. Il est de leur intérêt d'exciter partout la haine et la pitié, et d'employer tous les efforts possibles en faveur de leur cause. La li-

cence des journaux leur offre les voies desirées pour faire circuler tout ce qui leur semble bon ; et la bonhomie allemande leur en garantit le succès. Mais leurs anciens prôneurs et amis se détournent d'eux avec indignation. Quiconque, par principe, foule aux pieds tous les sentiments et blesse tous les intérêts qui forment la base de l'ordre social et politique, ne peut jamais compter de se concilier la partie estimable de la société. Il ne sera quelque temps l'idole de la populace que pour être bientôt traîné par elle dans la boue.

L'hospitalité franche avec laquelle les Polonais furent accueillis à leur arrivée sur nos frontières, aurait dû pour toujours écarter les scènes dont nous venons d'esquisser les traits les plus marqués. Aussi leurs amis les plus chauds parmi nous sont-ils revenus de leur prédilection ; ils croient leur cause perdue sans retour. Personne ne saurait se dissimuler que la Pologne ne peut plus rentrer par elle-même dans le rang des états indépendants, et que, si même elle y rentrait jamais, elle ne saurait s'y maintenir. La dernière guerre d'insurrection offrait de beaux moments, qui au-

raient fait augurer un meilleur avenir pour cette nation, si elle s'en fût montrée digne par l'union des différents éléments qui la composent. Mais l'esprit de discorde en était si inséparable, qu'il a même accompagné les chefs de la révolution jusqu'en France. Toute la force du courage et toutes les conceptions rapides inspirées par une volonté ferme, qualités qu'on ne peut pas disputer aux Polonais, ne sont pas assez puissantes pour lutter contre ce penchant prononcé pour l'intrigue et le désordre. Lorsque toutes les idées se confondent dans un dénûment absolu de principes et d'esprit d'ordre, et que les masses exercent un pouvoir décisif sur les chefs et les gouvernants, tous les efforts du dévouement et de la valeur ne produisent que des effets momentanés et sans suite. L'histoire de la Pologne est remplie de ces élans nobles et généreux; mais elle abonde aussi en traits d'ingratitude qui rendent une nation indigne d'une véritable grandeur. Il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans les annales des Polonais pour justifier ce reproche. Qu'on se rappelle seulement l'attentat qui eut lieu contre le roi Ponia-

towski, à Varsovie, le 3 novembre 1771. Dernièrement MM. Czartoriski, Chlopizki, Skrzynecki et autres avaient été les idoles de leur nation ; mais aucun bras, aucune voix ne s'éleva en leur faveur : ils n'échappèrent qu'avec peine à la fureur de leurs ennemis. Déguisés et cachés sous des noms étrangers, ils quittèrent ainsi le pays qu'ils avaient gouverné par la grâce du peuple. La Prusse offrit à cette armée nombreuse et fuyante un asile ; elle l'arracha au glaive d'un vainqueur justement irrité, et dépensa de fortes sommes pour ses habillements et ses subsistances. Afin de sauver ces étrangers, elle exposa pour longtemps une province entière aux chances de la détresse, et donna aux officiers les secours les plus généreux en argent, en logement, en moyens de transport même pour se rendre en France. Tout cela fut fait par cette Prusse, qui, lors du délire causé par quelques succès de l'armée polonaise, avait été déjà partagée à Varsovie, pour agrandir le royaume futur de la Pologne : faut-il donc s'étonner qu'elle n'ait remporté, pour récompense de

tous ces services, que l'ingratitude la plus noire?

La Prusse peut répéter à bon droit ce que M. Casimir Périer a dit dans la séance de la chambre des députés de France, du 21 février 1831:

« On s'est conduit envers les Polonais avec « tous les égards que réclamait leur malheu- « reuse position. Quelques-uns d'entre eux ont « manqué aux lois les plus sacrées de l'hospi- « talité; ils ont insulté la personne du roi, « ils ont insulté le gouvernement. Quels que « soient nos égards pour le malheur, nous fe- « rons toujours respecter les lois et le pays. « Jamais nous ne nous écarterons de ces prin- « cipes. »

Elbing, dans les premiers jours d'avril 1832.

Au moment d'achever ce Mémoire, nous recevons la nouvelle que le docteur Howe, reconnu pour émissaire du comité polonais à

Paris, a été arrêté à Berlin, et renvoyé en France après une courte détention. Cet individu, natif de Boston, en Amérique, avait parcouru nos contrées, se donnant alternativement pour médecin et pour négociant, et prétextant, comme l'objet de ses voyages, tantôt la pêche de l'ambre, tantôt des établissements publics pour les aveugles. Beaucoup de personnes lui soupçonnaient déjà, dans ce temps, d'autres desseins que ceux qu'il avouait. Il visita, avec le nommé Jacques de Riesen, les hôpitaux militaires; il donna de l'argent aux soldats polonais, et fit commander des chemises pour eux, qu'il paya des fonds considérables qui étaient à sa disposition. Nous savons de bonne source qu'à son arrestation, il déchira une lettre du général Bem, et qu'on en a trouvé sur lui une autre du général L...... du 16 janvier, d'après laquelle il ne reste plus aucun doute sur le véritable but de son voyage. On y lit, entre autres choses :

« Nous avons pensé, d'après le malheur et « la chute de la Pologne, que la meilleure ac- « tion que nous puissions faire était de facili-

« ter le chemin de la France à des militaires
« polonais, qui ne veulent ni du sceptre-
« knout de l'empereur russe, ni du séjour de
« la Sibérie, et qui trouveront ici une cordiale
« hospitalité. J'adresse le docteur Howe à vous...
« s'il a besoin de vous; je vous recommande sa
« *mission* et sa personne. »

C'est le même M. Howe qui, se nommant président du comité américain-polonais, en déployant, à la fête de l'anniversaire de la révolution polonaise du 29 novembre 1831, deux drapeaux qu'il prétendait être envoyés de l'Amérique pour les révolutionnaires polonais, annonça, dans une harangue enflée de phrases anarchiques, la liberté future de la Pologne et de toutes les nations.

Ce n'était pas la dernière entreprise faite pour échauffer les têtes des pauvres soldats polonais : dans ces derniers jours on en a découvert encore une nouvelle. Un sous-officier, renvoyé de l'hôpital d'Elbing pour retourner dans les cantonnements polonais, était porteur d'une proclamation aux soldats de sa nation, qu'il déclarait avoir reçue du capitaine de cavalerie Mikulowski. Cet officier avait eu

des rapports intimes avec le docteur Howe, dont il fit connaître, dans sa proclamation, la mission aux soldats. Il les engageait à ne retourner dans aucun cas en Pologne; et il leur donnait l'assurance que tous les bâtiments anglais, français, belges et américains, qui entraient dans la Baltique, avaient ordre de recevoir les militaires polonais, et de les transporter gratuitement dans les pays où ils voudraient aller.

C'est ainsi qu'on a continué ce système de mensonge et de fraude, pour tenir plus long-temps éloignés de leurs foyers un grand nombre de guerriers malheureux et égarés, en les livrant ainsi à la misère. Le gouvernement français a fait savoir qu'il ne voulait pas admettre en France les sous-officiers et les soldats réfugiés. D'un autre côté, les états allemands par où ils devaient passer pour suivre la route de France, ont déclaré formellement qu'ils ne leur permettront pas le passage. N'est-ce donc pas un crime de lèse-humanité que de tromper ces malheureux par les promesses illusoires d'une hospitalité dans l'étranger, et de les exciter, par cela même, à des

excès dont les suites désastreuses ne tombent pas ordinairement sur ceux qui les ont provoquées par le mensonge et la fraude ?

On doit espérer que la dernière mesure prise à l'égard des Polonais, d'en former des divisions particulières commandées par des officiers et sous-officiers qui parlent leur langue, les préservera de nouvelles suggestions de la malveillance. On les a assujettis à la discipline militaire, et les réglements de l'armée prussienne leur ont été notifiés. De cette manière, ces hommes qui, pendant leur prétendue liberté, avaient été soumis à des traitements durs et arbitraires, ont reçu, après avoir fomenté tant d'émeutes en Prusse, un sort d'après lequel ils sont placés sur une même ligne avec la fleur de la nation prussienne qui porte les armes.

FIN.